

Rock Emmanuel YAOUILI-MOGNAMAN¹

L'ÉDUCATION DES JEUNES EN MILIEU TRADITIONNEL NGBANDI

Abstract: Education is the way of teaching or conveying some knowledge to an individual or a group of individuals: adolescent or adult. According to some methods, education varies from one society to another, from a cultural area to another. These methods can change from one generation to another or almost parallel to development, to the structure and to some ideals of modern societies. However, in traditional societies, some methods are the same everywhere in Africa. Meanwhile many things and not the least are taught to children by their parents and the aim is to lead the children to acquire capacities, abilities and attitudes in order to make them trained men useful for the society. This present work attempts to point up this traditional education in ngbandi's environment where the emphasis is put on the why and wherefores of education.

Keywords: Education, Ngbandi, mode, passage, stages

Introduction

L'éducation d'un enfant revêt une importance capitale dans la formation de l'homme, que ce soit chez l'africain ou chez l'occidental. C'est une charge délicate qui, dans la société traditionnelle, incombe à la fois aux parents et la société tout entière.

Dans la société ngbandi, un enfant mal éduqué est souvent l'objet d'une mauvaise réputation et rejeté du milieu dans lequel il est issu. Pour cette raison, les adolescents ou les enfants reçoivent de leurs parents des enseignements aussi bien en public qu'en privé, et cela, suivant les deux sexes. La base de cette éducation traditionnelle est bien entendu l'école de vie à travers laquelle les enfants doivent franchir plusieurs étapes.

Ce présent article met en exergue deux points essentiels à savoir : un aperçu général sur l'éducation traditionnelle en milieu ngbandi et un catalogue sur le mode de transmission du savoir.

¹ Attaché de recherche Historien, Chercheur au CURDHACA, Université de Bangui, République centrafricaine.

Analele Universității Dunărea de Jos din Galați, Fasc. XX, Sociologie, nr. 13, 2018, pp. 31-38.

I - Société Ngbandi et Education

Point n'est besoin de revenir sur la situation géographique de la société ngbandi qui a déjà fait l'objet d'un précédent article (Zo n°3). Somme toute, cette société présente les mêmes caractéristiques que n'importe quelle société traditionnelle africaine au sud du Sahara.

Ceci étant, l'éducation dans la société traditionnelle ngbandi embrasse :

- La formation du caractère.
- Le développement des aptitudes physiques.
- L'acquisition des qualités morales considérées comme attributs inséparables des qualités d'homme.
- L'acquisition des connaissances et des techniques nécessaires permettant à un homme de s'intégrer dans la société.

Les activités productives, les différentes manières de vivre et les manifestations culturelles diverses, constituent la quintessence de l'éducation en milieu ngbandi.

Les caractères généraux du système éducatif font que l'enfant et l'adolescent s'instruisent et s'éduquent simultanément.

Dans ce système éducatif, il n'y a pas d'emploi de temps ou de discipline pré-établi à telle enseigne que l'enfant n'apprend et ne s'instruit pas dans des circonstances déterminées à l'avance (temps, lieu, etc.) ni en dehors de la vie sociale, mais à travers les actes sociaux. La conséquence logique est qu'il s'éduque partout et toujours à l'école de vie dans ce qu'elle a de plus concret et de plus réel. C'est dire que l'éducation dans la société ngbandi met plus l'accent sur ce qu'est la vie, le cycle de la vie.

Comme étape de la vie, il y a :

- la conception (foetus) ;
- le nouveau-né ;
- l'enfant ;
- l'adulte ;
- le vieillard ;
- l'ancêtre.

Il faut cependant faire remarquer qu'il ne peut y avoir étape de vie sans passage de vie. Comme passage de vie, il y a :

- la naissance ;
- la dentition ;
- la puberté ;
- la ménopause (dans le cas d'une femme) ou le démon de midi (la mort).

Compte tenu de tout cela, certains rites sont à observer. Ainsi, aux étapes de la vie vont correspondre l'apprentissage de la connaissance avec les essais, les erreurs, et les acquisitions que cela comporte.

Commentant le texte "l'enfant et l'adulte", l'Abbé J. de Dieu YEWAWA note que par rapport aux étapes de la vie chez les ngbandi, l'idéal est exprimé par les mots Biazo ou "bèta zo" (homme respectable, correct, juste, bon) et le "mbè" (homme vil, indigne, opportuniste, sans honneur etc ; d'où son utilisation comme esclave). Ainsi, pour parvenir au "biazo", il y a une condition nécessaire ; c'est d'être adulte "kangba" c'est-à-dire être expérimenté, avoir la capacité de maîtriser les impulsions de son cœur, de sa nature.

Pour ce faire, l'enfant ou l'adolescent doit chercher aussi à être une personnalité utile par des questions relatives à l'idéal du "biazo". Or, celui-ci ne pourra qu'être dans l'un ou l'autre camp : soit dans celui des "biazo" soit dans celui des "mbè".

Ce faisant, il faut noter que cette façon de voir fait que le ngbandi a une conception hiérarchisée de la vie. C'est dire qu'en remontant de l'humain au spirituel, la connaissance communautaire en milieu ngbandi place par ordre :

- l'homme ;
- la nature ;
- le monde spirituel.

C'est la source de la vie. Or la vie étant la mère de l'homme, le rapport entre "vie" et "homme" est comparable au rapport arbre-sol. Pour cette raison, la vie impose un certain type de chemin avec des conditions conduisant soit à la réussite, soit à l'échec. Alors la vie sera un perpétuel succès ou échec pour ceux qui observent ses lois ou qui s'en détournent. Ainsi, en tant qu'être humain, le ngbandi a deux aspects, deux dimensions obligatoires :

- l'aspect communautaire ;
- l'aspect individuel.

De ces deux dimensions, c'est le communautaire qui l'emporte souvent, parce que la communauté ngbandi a fait de telle sorte qu'elle doit réussir, et par conséquent refuser l'échec.

De ce point de vue, l'homme demeure simple et ignorant. La communauté, par son expérience et pré-séance dans la vie va apprendre à l'enfant les conditions de succès ou d'échec sans pour autant cacher l'un ou l'autre. En somme, on lui apprend le fil conducteur, le principe directeur qui est son cœur et qui le met en tout temps en face de deux choix :

- réussir (faire le bien) implique qu'il doit tendre vers l'amour, le courage, le dialogue etc. En un mot le "nzo bè" ;
- échouer (mal faire) implique qu'il cultive la méchanceté, la malhonnêteté, le manque de dialogue etc. En un mot le "-sio bè".

En conséquence, le Ngbandi applique une loi nécessaire selon laquelle, pour enseigner un enfant ou un adolescent, il faut avoir une connaissance psychologique très profonde de celui-ci, d'où l'apprentissage selon l'âge et le sexe. Or, pour la bonne réussite d'une éducation, cela requiert non seulement une connaissance profonde de la psychologie de l'enfant mais aussi les deux besoins permanents du cœur : la reconnaissance de ses différences et la reconnaissance de ses aspects universels.

C'est pourquoi, le Ngbandi est précis étant donné que la vie se présentant à lui comme le maître ; il apparaît logiquement normal qu'il soit lié à elle afin d'être sûr de la réussite.

Les classes d'âge suivent la psychologie de l'enfant. Les méthodes pédagogiques sont appliquées selon ces différentes classes d'âge :

- Au début de la vie, l'éducation se fait au sein de la famille. A ce stade, l'enfant est laissé à sa mère (de qui, il se détache très rarement), le père n'intervient que comme complément dans l'éducation à l'âge de 0 à 6 ans.

- De 6 à 10 ans, les jeux occupent une grande place dans l'éducation. C'est pendant cette période que l'enfant fait preuve d'une curiosité intellectuelle. En outre, on note chez lui une tendance à l'égoïsme (égocentrisme). L'éducation se fait dès lors sous forme de contes, de devinettes, de petits récits pour nourrir son imagination. Afin de limiter son égoïsme, de petits travaux et exercices lui sont confiés.

- De 10 à 15 ans, l'enfant a grandi. On l'associe à la vie sociale soit en spectateur (son père l'amène dans des cérémonies ou des travaux publics afin de l'initier à mieux se tenir dans de tels lieux) soit en acteur (il prend part active à ce que font les aînés). Au sein de la famille même, on lui laisse peu à peu une certaine autonomie, occasion pour l'enfant d'observer un métier.

- A partir de 15 ans, c'est la période de puberté avec ses troubles. C'est aussi la période d'initiation : on apprend à l'enfant des exercices physiques et la vie conjugale. Dès lors, on note chez lui une certaine prise de conscience de ses responsabilités. Il apprend désormais à s'intégrer dans la société par des rites et les manifestations diverses pour signifier son passage. Par l'initiation, il est armé pour la vie et complète sa formation auprès de ses aînés en perfectionnant un métier, en accumulant des expériences de la vie sociale. Il acquiert désormais plus de responsabilité.

- Par le mariage, il devient un adulte accompli. Par le mariage et le métier, il devient maître.

- De l'âge adulte à la vieillesse, c'est la période pendant laquelle on est censé être garant de la tradition, de la stabilité sociale par ses

actes et ses paroles (Dimba, 1986), car ayant accumulé une somme d'expériences.

De tout ce qui précède, comment était transmis le savoir dans la société traditionnelle ngbandi ?

II - Les catalogues du mode de transmission du savoir chez les ngbandis

Le mode de transmission du savoir varie selon les aires culturelles de chaque peuple. Pour cette raison, le peuple ngbandi possède lui aussi des modes de transmission de savoir en étroite rapport avec sa vision des choses, du moins sa philosophie ou sa conception du monde. On peut alors retenir deux modes :

- Le mode de transmission public
- Le mode de transmission secret (privé).

Tous ces deux modes constituent pour le monde ngbandi un socle sur lequel repose l'éducation traditionnelle.

II.1 - Le mode public de transmission

Le mode de transmission public tout comme le mode privé se fait soit collectivement (exemple du rite de circoncision), soit individuellement. Ce qui intéresse dans ce premier cas, ce n'est pas le comment mais plutôt le pourquoi.

L'enseignement commence en famille. Car, très tôt, le garçon va avec son aîné ou son père, l'oncle ou le grand-père ; la fille avec son aînée, la mère, la grand-mère ou la tante. Cet enseignement est dosé selon les âges : l'aîné s'occupe du cadet (ici, on note l'aspect de solidarité et d'amour). A partir d'un certain âge, quand l'enfant a grandi, on lui apprend d'abord la loi fondamentale, la base de tout qui se résume à l'honnêteté, la dignité, l'honneur ; tout cela pour faire de lui un homme complet.

II.1.1-La période d'apprentissage

En dialecte ngbandi cela se dit : mandango yé (apprentissage, connaissance, acquisitions)/ oundango ndo (curiosité, questionnement, éveil)

L'enfant doit savoir auprès de qui il doit se renseigner, comment le faire ; et cela le plus humblement et humainement possible. Étant donné qu'il ne peut questionner un adulte comme s'il questionnait un jeune de son âge. Il y a donc un comportement à adopter.

II.1.2- On apprend à l'enfant la loi d'intégration sociale qui se dit : mandango dungo na popo tërè azi (la manière de se tenir ou se comporter en public, attitudes) qui se caractérise par :

- la loi d'écoute (mandango mango ndo) ;

- la loi du respect (kpèngo zo) ;
- l'honneur (yango iri zo) ;
- la renommée familiale (yango iri séwa tè zo).

Ce mode public peut se faire d'une manière douce ou sévère. Dans le premier cas, la transmission se fait par des conseils, des exemples, des contes, des tests de cœur, des devinettes, des adages, des dictons, des proverbes. Bref, tout ce que contient la littérature populaire ngbandi pour éveiller la curiosité des jeunes. Par contre dans le second, elle passe par la méthode dure, sévère, caractérisée par l'usage du bâton, des remontrances, des privations de toutes sortes. Toutefois lorsqu'on les châtie ou qu'on les dorlote, on ne cesse de leur apprendre quelque chose.

Le mode public de transmission du savoir permettra à l'enfant tôt ou tard de savoir comment :

- aller aux réunions ;
- convoquer des réunions ;
- préparer les places des réunions ;
- disposer les préséances de place et de parole ;
- prendre la parole dans diverses circonstances de la vie (au tribunal, devant les anciens, devant les beaux-parents, les aînés, etc.).

Dans l'apprentissage de relations inter-ethniques, on lui apprend comment :

- être messenger ;
- respecter les règles de vie traditionnelle ;
- respecter les us et coutumes des autres peuples et s'excuser en cas d'ignorance.

II.2 - Le mode secret de transmission

Ce mode concerne la transmission des techniques utiles ou néfastes à utiliser en cas d'extrême urgence (danger par exemple) pour se défendre ou corriger une situation.

Ce mode se fait en fonction des sexes. Du côté masculin, on apprend à l'enfant comment :

- lutter au corps à corps ;
- éviter les embuscades ;
- faire la chasse et la pêche nocturnes ;
- connaître la vertu des plantes médicinales.

Du côté féminin, on apprend à la fille comment :

- se faire aimer de son époux et de sa belle-famille ;
- garder les secrets du foyer ;
- faire la cuisine ;

- se tenir en public et devant les hommes ;
- se tenir en période de menstruation ou de gestation et la connaissance des interdits pour ces cas.

Il convient de retenir que privés ou publics, ces deux modes de transmission visent tous à faire de l'enfant un homme accompli, "bèta zo".

Dans ce contexte, il faut souligner deux caractères fondamentaux dans l'éducation traditionnelle ngbandi. Il s'agit de l'exemple et de la confiance.

II.2.1 - La confiance

La transmission de la connaissance est beaucoup plus fonction de la qualité morale des enfants. Cette transmission se fait dans la relation de confiance. Il n'est pas étonnant de constater qu'à certains égards un père refuse de transmettre les secrets de vie à son enfant lorsqu'il le juge indigne (comportement vil, manque de respect, irresponsable etc.).

Le père enseigne à son fils d'être "comme une tombe" c'est-à-dire qu'il accueille les paroles mais n'en prononce pas. Par son attitude, il (l'enfant) manifeste son désir d'apprendre "quelques morceaux de Grande Parole" (concernant l'origine du clan ou de la famille). Cela s'appelle avoir le ventre profond, c'est-à-dire savoir garder des secrets d'importance plus tard.

II.2.2 - L'exemple

Il est de nature chez les Ngbandi qu'un enfant soit l'image de son père ou de sa mère. Ce faisant, le père a intérêt à former l'enfant à son image, puisque c'est cet enfant qui lui succèdera. Il lui montre d'abord l'intérêt de cette éducation et procède ainsi par le savoir, le savoir-faire et le savoir-être.

Bouche fermée, les oreilles ouvertes ; le jeune laisse parler l'ancien. Jamais il ne l'interrompt par des remarques prématurées. Il ne fait qu'écouter. Et par cette écoute patiente, son esprit s'élève et se rapproche peu à peu de la vérité incarnée par le maître.

C'est seulement lorsqu'il estimera avoir compris un peu qu'il commencera à poser des questions. Tant qu'il n'aura pas fait sienne la parole de l'ancien, il sera incapable d'utiliser son savoir à bon escient. Ce moment ne viendra pas avant qu'il ait à son tour, charge d'une famille.

Conclusion

La vitalité des systèmes de formation dans le milieu traditionnel ngbandi mérite d'être soulignée. L'éducation des jeunes dans ce milieu se caractérise par sa nature non formelle, car elle n'a pas besoin de salles de

classe pour instruire les enfants, pas d'horaires particuliers pour l'enseignement des disciplines. La transmission des connaissances, des techniques et des valeurs obéissent à des règles très élaborées.

En outre, il faut remarquer que la formation et la socialisation se confondent. La transmission des techniques utiles et la transmission des valeurs de responsabilité participent à un processus de formation et de socialisation.

Par ailleurs, de l'importance relative accordée à la société (sociocentrisme) et de l'individu (égocentrisme), l'éducation traditionnelle ngbandi a attaché beaucoup d'importance à la première et assez peu au second. Il ne s'agit pas de donner une indépendance intellectuelle à l'individu et de faciliter son auto-réalisation, mais de le préparer à remplir un rôle honorable et constructif dans la société.

Bibliographie

- Vergiat, A.M., (1934). *Les rites secrets des primitifs de l'Oubangui* ; éd. Harmattan.
- Dimba, E., (1986). *La tradition orale Mando-Biassou : son impact sur les jeunes dans la commune de Ngbandinga à Ouango*. Mémoire (CAPPC).
- Highet G, (1966). *L'art d'enseigner*. Ed. Nouveaux horizons, France.
- Bazin, H, (1996). *De la bouche de l'ancien* ; en *Le Courrier de l'Unesco*.
- Yewawa, J.D, (1983). *L'Univers religieux ngbandi et la foi en J.C*. Thèse de Doctorat en Théologie dogmatique, Strasbourg, France.
- Yewawa, J.D., (1977). *La façon de transmettre le savoir dans la société ngbandi*. Manuscrit.
- Yollot, J. Marie (1967). *Les grands traits de la coutume yakoma*. Mémoire de fin d'étude, E.N.A.M. Bangui.